

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES JOURS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS

DURANT, CATHERINE

Proverbe — 1699

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

MONSIEUR L'ABBÉ	25 répliques
LE COMTE	21 répliques
LE MARQUIS	12 répliques
LA BARONNE	9 répliques
MADemoiselle DUFRÊNE	8 répliques
MERLIN	7 répliques

Personnages muets & suite : UN VALET DE CHAMBRE du Marquis

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	11
ACTE III	17

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Le Comte, L'Abbé.

LE COMTE

Par la morbleu, monsieur l'abbé, on est bien fou de s'aller faire estropier à l'armée ! La valeur a de belles récompenses ! Je porte sur mon corps des blessures assez honorables ; mais tenez-moi pour déshonoré si on m'y attrape.

5

MONSIEUR L'ABBÉ

Eh ! Doucement, Monsieur le Comte, le François est impatient ; mais il est brave : si la guerre recommençait, nous vous verrions tout de plus belle, voler à la gloire, et tôt ou tard, elle trouve les récompenses qui lui sont dues ; mais moi, quelle ressource puis-je avoir ? Depuis deux ans que je poursuis des bénéfices, a-t-on pu voir une perruque à calotte plus¹⁰ écourtée que la mienne ? Des manchettes plus plates que celles que je porte ? Cependant qu'ai-je obtenu, que des refus ?

LE COMTE

Pestons, mon pauvre abbé, contre la fortune ; il est doux du moins d'en médire, puisque l'on ne peut s'en venger.

MONSIEUR L'ABBÉ

Si je ne me trompe, nous allons avoir besoin de notre éloquence pour
un autre usage ; voyez-vous une veuve avec de longs vêtements de
deuil, qui s'approche de nous un mouchoir à la main ? C'est la Baronne
de Dabiere qui a perdu depuis peu son mari ; et la jeune mademoiselle
Dufresne que j'aperçois avec elle ne me paraît pas moins affligée,
quoiqu'elle ne porte pas des habits si lugubres.

15

20

LE COMTE

Elle est belle cette Mademoiselle Dufrêne ; parlons-leur, mon cher abbé ,
puisque vous les connaissez.

SCÈNE II

L'Abbé, La Baronne, Mademoiselle Dufrêne.

MONSIEUR L'ABBÉ

Eh quoi, Madame la Baronne ; toujours clans les larmes ! Vos beaux
yeux ne peuvent-ils point s'employer à de moins tristes usages.

25

LA BARONNE

Hélas, Monsieur l'Abbé, vous savez ce que j'ai perdu ; vous n'ignorez
pas comme nous vivions Monsieur le Baron, et moi : jamais aucune
contradiction , jamais aucune jalousie n'a troublé notre bonheur ; la
guerre même, l'impitoyable guerre, avait respecté une si belle union ; et
une simple fièvre m'enlève mon cher époux dans le temps que nous
passions ensemble des jours filés de joie !

30

MADemoiselle DUFRÊNE

Ah ! Madame, il était votre mari ? Rien n'est si propre à vous consoler : l'amour ne règne guère dans un ménage ; cela ne va que du plus au moins. Vous connaissez des infortunes d'une espèce humiliante et si vive, que vous ne leur devez pas comparer les vôtres.

35

MONSIEUR L'ABBÉ

Ma foi, Mesdames, je suis persuadé qu'il y aura des consolations : pour toutes vos disgrâces ; et moi qui vous parle, j'en ai ma petite part, qui n'est pas celle d'un cadet ; avec tout cela, je veux faire les honneurs de la scène. Voici le pauvre marquis désolé des rigueurs de son ingrate ; à peine a-t-il figure humaine.

40

SCÈNE II

L'Abbé, Le Comte, Le Marquis, La Baronne, Mademoiselle Dufrêne.

MONSIEUR L'ABBÉ

Monsieur le Marquis, comme vous voilà fait ! Faut-il qu'un brave homme comme vous s'abandonne à sa douleur pour la cruauté d'une maîtresse ?

(Apercevant les dames.)

LE MARQUIS

Ne vous moquez point de moi, mon pauvre abbé ; il y a deux ans que je suis une coquette pas à pas, que je prodigue pour elle l'opéra, les comédies, fêtes, soupers ; je ne parle ni des assiduités ni des soupirs, la barbare ne m'en a jamais tenu compte ; mais ce qui comble ma douleur, un bourgeois, un fat, a su toucher son coeur : contente d'un tel choix, elle

45

en fait vanité à mes yeux , et je viens dans ces bois pour y cacher ma
honte, et pour attendre encore une réponse de l'inhumaine. Mais, Mon-
sieur l'Abbé, vous ne me présentez pas à ces dames ! Leurs noms et
leurs personnes ne me sont point inconnus, et je crois trouver en elles
deux illustres malheureuses qui prendront sans doute pitié de mes
maux ; ils sont d'une espèce, ces maux, à les conter aux arbres et aux
rochers : jugez si j'en dois faire part à une si bonne compagnie.

LA BARONNE

Oui, Monsieur, l'amour propre ne nous empêchera point d'y prendre
part : inconsolable comme je suis, je trouve encore des larmes pour les
infortunes d'autrui.

MADemoiselle DUFRÊNE

Pour moi, Monsieur, j'avoue que je ne suis pas si compatissante : votre
opiniâtreté auprès d'une personne que vous nommez vous-même co-
quette, mérite le sort que vous avez : si vous en aviez été aimé, et qu'elle
vous eût changé pour un autre, ce serait un trait piquant ; mais...

MONSIEUR L'ABBÉ

Ah ! Mademoiselle, me permettez-vous de deviner la cause de votre af-
fliction ? N'en rougissez point, vous êtes d'une beauté qui donnera tou-
jours le tort à ceux dont vous aurez à vous plaindre ; et l'inconstance
d'un amant ne pourra jamais passer auprès de vous que pour un caprice
de l'aveugle fortune.

LE COMTE

Ce que vous dites est vrai, Monsieur l'Abbé ; les coups par lesquels on
voudrait attaquer le mérite de Mademoiselle, porteront toujours à faux ;
mais avec tout cela, je ne puis penser qu'elle ait fait une épreuve si bi-
zarre de l'inconstance des hommes.

MADemoiselle DUFRÊNE

Il faut avouer ma faiblesse, Pour commencer à m'en punir. Il n'est pour-
tant que trop vrai, Monsieur ; il faut que je me donne aussi le soulage-
ment de conter mes douleurs : assez d'exemples prouvent que c'est 75
l'étoile qui forme et qui détruit les engagements du coeur ; je ne laisse
pas de me trouver bien humble d'avouer ma triste aventure ; la gloire se
révolte en moi toutes les fois que j'y songe. Il n'importe. J'étais aimée
d'un homme aimable : quelque inégalité qui se trouvait en nos fortunes,
ne nous permettait pas de nous voir en pleine liberté ; il fallait du mys- 80
tère : nous nous en aimions mieux ; mais comme on ne peut se passer
de se voir quand l'amour est violent, une amie, la plus fausse amie qui
ait jamais été, nous offrit sa maison et son entremise : je l'embrassai
mille fois, cette cruelle, cette perfide ; je la rendis maîtresse de mon se-
cret : je lui laissai voir, mon amant tant quelle voulut. Ils ne se virent 85
que trop des avances de la part de la dame, de sa faiblesse de celle du
cavalier, composent le reste de l'histoire. Le traître trouva peut-être des
plaisirs plus solides auprès de sa nouvelle conquête, ses désirs en de-
vinrent moins vifs pour moi, et jamais affliction n'a été pareille à la
mienne. 90

LE COMTE

Oubliez, Mademoiselle, oubliez, qui vous offense : faites un choix plus
sûr entre tous les hommes du monde : il n'y en a peut-être pas un qui
eût pu vous quitter ayant la gloire d'être aimé de vous.

MONSIEUR L'ABBÉ

Nous savons tous à l'heure qu'il est à quoi nous en tenir, nous pourrions
en parler quand il nous plaira ; mais en attendant, Mesdames, trouve- 95
rez-vous bon que je vous offre un repas de héros de roman dans une as-
sez jolie maison que j'ai près d'ici ?

LA BARONNE

J'y consens, quoique ma plus grande nourriture soit maintenant mes propres larmes.

LE MARQUIS *(à la Baronne)*

Vous voulez bien, Madame, que j'aie l'honneur de vous donner la main ¹⁰⁰ pour vous remettre en carrosses ?

LE COMTE *(à Mademoiselle Dufrêne)*

Mademoiselle me fera, s'il lui plaît, la même grâce.

MONSIEUR L'ABBÉ

Pour moi, je vais à pied, parce qu'il n'y a qu'un pas, et que je ne suis pas si galant que vous autres.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

L'Abbé, Le Comte.

105

MONSIEUR L'ABBÉ

Monsieur le Comte, ma foi vous prenez aisément feu ! Ce matin, comme un forcené, vous jouez à présent le parfait amant auprès de mademoiselle Dufrêne.

LE COMTE

Je ne joue point, mon cher abbé ; je la trouve très aimable : si ma fortune était meilleure, je la lui offrirais de tout mon coeur. Vous riez, cruel ami, au lieu de me plaindre d'une passion qui va ajouter à mes malheurs...¹¹⁰

MONSIEUR L'ABBÉ

Si je ris, Monsieur le Comte, c'est en vérité un mouvement de ma bouche, où mon coeur n'a point de part : le paquet de lettres que vous m'avez vu recevoir en dînant en renfermait une, par laquelle un de nos amis communs me mande, que le placet que vous avez fait présenter au Roi par cet homme qui s'est jeté à votre tête ; ce placet, dis-je, n'a point encore été répondu : et j'apprends aussi, qu'on tient de petits discours de moi qui m'éloignent de l'épiscopat à vue d'oeil : cependant je suis un¹¹⁵

peu philosophe ; je tâche du moins d'en avoir les dehors ; plusieurs des
plus fameux n'ont guère poussé la chose plus loin. 120

LE COMTE

Mon placet n'a pas, été répondu ? Je suis traité comme un Lansquenet.
Moi ! Oh parbleu, Messieurs, recommencez la guerre tant qu'il vous
plaira ; je suis votre très humble valet, et vous la pouvez faire sans moi.
Mais, mon pauvre abbé, je suis un étourdi ; je ne songe pas à vous par- 125
ler de ce qui me regarde : donnons-nous la main, mon enfant, nous voilà
tous deux bien traités. Mademoiselle Dufrêne ne vient point ! Elle nous
avait tant promis de nous suivre dans peu à notre ruisseau : son amie la
veuve pourrait bien trouver quelque consolation auprès de ce malotru
de marquis. 130

MONSIEUR L'ABBÉ

Taisez-vous, Comte, les voici, qui viennent ; courez donner la main à
votre déesse.

SCÈNE II

Le Marquis, Le Comte, L'Abbé, La Baronne, Mademoiselle Dufrêne.

MONSIEUR L'ABBÉ

Comment donc ? Je vous revois tous plus affligés que vous n'étiez
quand nous sommes sortis ! 135

LA BARONNE

Hélas ! Monsieur l'abbé, nous n'en avons que trop de sujet : j'ai reçu des
nouvelles de Paris ; un fils, le seul gage de l'amour de Monsieur le Ba-
ron, qui était en nourrice, est mort subitement dans son berceau ; et Ma-

demoiselle Dufrêne a appris par même moyen, que son infidèle épouse sa rivale.

140

LE COMTE

Ah ! Mademoiselle, tout disgracié que je suis, si mes voeux pouvaient être reçus de vous, et que le dépit voulût vous tourner de mon côté, je bénirais mon sort, et je renoncerais volontiers à tous les présents de la cour.

MADemoiselle DUFRÊNE

Je sais, Monsieur le Comte, de quel prix sont de telles paroles dans la bouche d'un homme comme vous : mais croyez-moi, ne vous imaginez pas être guéri : les courtisans dégoûtés font faire bien du chemin à leur imagination : l'amour leur paraît un asile ; mais cet asile leur devient ennuyeux dès que la réflexion s'en mêle. Songez à regagner les bonnes grâces du maître, et laissez à ma fureur le loisir de s'augmenter.

145

150

LE COMTE

Moi , mademoiselle ? Vous ne me connaissez pas ; je me passerai de tout, plutôt que de vous.

MONSIEUR L'ABBÉ

Donnez-vous un peu de patience, Monsieur le Comte, et sachons, s'il vous plaît, après avoir pris part à la nouvelle douleur de Madame la Baronne, quel surcroît Monsieur le Marquis croit avoir à la sienne ; car il paraît terriblement affligé.

155

LE MARQUIS

Moi, Monsieur l'Abbé ? Je n'en ai point d'autre que celle de madame ; ses soupirs me percent l'âme : est-il possible, sans une dureté condamnable, de ne pas sentir ses maux jusqu'au fond du coeur ?

MONSIEUR L'ABBÉ

Ma foi, messieurs, vous allez beau train dans la tendresse ; mais n'ayez¹⁶⁰
donc pas des airs si tristes ; les commencements de passion doivent être
agréables.

LE MARQUIS

J'aperçois mon valet de chambre qui arrive de Paris ; me permettez-
vous, Mesdames, de lui parler devant vous ?

LA BARONNE

Je ne crois pas que personne s'y oppose.

165

SCÈNE I

*I. Le Marquis, La Baronne, Mademoiselle Dufrêne, Le Comte, L'Abbé, Le Valet de
chambre.*

LE MARQUIS

Approchez, Merlin, approchez, ces dames ne le trouvent pas mauvais.

MERLIN

Ma foi, Monsieur, je ne sais si je dois, malgré la permission que vous
m'en donnez, vous apprendre devant tant de monde les petites traverses¹⁷⁰
amoureuses qui vous sont arrivées depuis votre départ.

LE MARQUIS

Eh parlez, Monsieur le faquin, vous faites le goguenard bien à propos !

MERLIN

Monsieur, ce ne sont point des bagatelles au moins que j'ai à vous raconter ; vous vous repentirez peut-être de vos ouvertures de coeur.

LE MARQUIS

Oh ! Parlez, monsieur Merlin ; parlez ; ne dirait-on pas à vous entendre, ¹⁷⁵
que je suis condamné à être pendu ?

MERLIN

Non pas tout-à-fait ; mais pour peu que l'honneur vous soit cher, je ne crois pas que vous soyiez bien content d'apprendre que cette belle dame auprès de qui vous vous êtes ruiné en belle dépense, auprès de qui vous vous êtes morfondu, qui vous a préféré le plus grand fat de Paris ; que ¹⁸⁰
cette dame, dis-je, a dit ce matin à un bel auditoire, que vous étiez le plus ennuyeux, le plus fade, le plus dupe de tous...

LE MARQUIS

Arrêtez, animal, ou le respect que j'ai pour ces dames ne pourra m'empêcher...

MONSIEUR L'ABBÉ

Ma foi, Monsieur le Marquis, vous l'avez voulu ; ne vous en prenez ¹⁸⁵
point à monsieur Merlin : il a eu toute la politesse d'un galant homme : il voulait vous dire ces menues bagatelles tête à tête, vous l'avez forcé à rompre le silence ; mais après tout, y a-t-il-là de quoi vous fâcher ? Et les dits d'une coquette font-ils quelque impression ?

MERLIN

Oh ! Parbleu, Monsieur l'Abbé, ils n'en font que trop ; j'ai vu plus de dix ¹⁹⁰
honnêtes gens très persuadés de la vérité de ces paroles.

(Merlin s'enfuit.)

LE MARQUIS

Ah ! Voilà le dernier trait ; je te le revaudrai, maraud, ou ne te présente à moi que bien accompagné.

SCÈNE IV

Le Marquis, Le Comte, La Baronne, L'Abbé, Mademoiselle Dufrêne.

MONSIEUR L'ABBÉ

Il commence d'être tard ; nous ne ferons, je crois, pas mal d'aller tous ensemble coucher chez Madame la Baronne ; faites cette petite débauche : voilà Monsieur le Marquis outré des franchises de son valet de chambre ; il y aurait de la cruauté à le priver de la consolation que votre conversation, lui donne.

195

LA BARONNE

Allons, Monsieur l'Abbé, on est si bien chez vous, qu'on veut profiter du voisinage ; et mon affliction nouvelle est si vive, que je ne puis trop travailler à l'étourdir.

200

LE COMTE

Pour moi, je suis naturellement la fortune de l'Abbé ; et quand d'ailleurs je n'aurais pas des raisons pressantes de ne point abandonner cette compagnie, j'attends demain des nouvelles de Paris qui sont assez intéressantes.

205

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Le COMte, L'Abbé.

LE COMTE

Comme vous voyez, Monsieur l'Abbé, on reconnaît tôt ou tard les services des braves gens : la pension que le Roi a eu la bonté de m'accorder en est une preuve. Que pouvait-il faire de mieux, ce grand monarque, lorsqu'il a donné la paix à l'Europe ? Les dignités seraient à présent de vains titres, il n'y a que l'argent de bon : il faut avouer qu'un honnête homme ne peut faire en France un autre métier que le nôtre. ²¹⁰

MONSIEUR L'ABBÉ

J'étais hier de si méchante humeur aussi bien que vous, que si je n'avais pas reçu de mon côté d'agréables nouvelles, je n'écouterais pas avec patience vos épanouissements de joie ; mais une abbaye dont le Roi veut bien me gratifier, me met l'esprit dans une situation douce qui me fait patienter. ²¹⁵

LE COMTE

Vous avez raison, mon cher abbé ; vous me faites voir mes torts d'un ton doux qui ne laisse pas de me rendre honteux ; mais il est vrai que je ²²⁰

suis très content, et que si mademoiselle Dufrêne veut un peu se radoucir pour moi, je ne me plaindrai pas de mon sort.

MONSIEUR L'ABBÉ

Je crois que si vous voulez lui offrir votre coeur et votre fortune, elle ne vous renverra pas mal content : il n'y a que ce pauvre marquis qui me fait une horrible pitié ! Admirez comme sa destinée le poursuit ! Il est maltraité par une femme qu'il adore ; il commence à s'en dépiquer avec la désolée baronne, un valet de chambre indiscret vient lui tenir des propos devant elle, capables de le ruiner dans son esprit ; et tandis que cette veuve perd un fils qui lui ôte une grosse garde-robe, et qu'elle pourrait s'en dédommager en épousant le Marquis, un coquin de Merlin l'en dégoûte par un récit trop naïf, et va peut-être empêcher deux personnes d'être heureuses.

LE COMTE

Bon ! La Baronne n'est pas si délicate : ils sont tous deux assortis à merveille ; je vous les livre l'un et l'autre charmés dès aujourd'hui de leur fortune : nous n'avons qu'à dire au marquis, que les discours d'un valet ne peuvent lui faire de tort, il le croira bonnement : la veuve sera assurée par nous que le Marquis est fort son affaire, et les voilà tous deux contents.

MONSIEUR L'ABBÉ

Les bonnes gens n'y entendent pas en effet grande finesse : mais vous, Comte, avez-vous déjà un peu avancé vos affaires auprès de la belle Dufrêne ?

LE COMTE

Taisez-vous, abbé, les voici tous qui arrivent.

SCÈNE II

La Baronne, Le Marquis, Le Comte, Mademoiselle Dufrêne, L'Abbé.

LE MARQUIS EN ABORDANT LE COMTE ET L'ABBÉ

Il faut, mes amis, que je vous fasse part de mon bonheur, puisque vous en avez pris à mes ennuis : madame la baronne accepte mon coeur et ma main ; trop heureux que vingt mille livres de rente que j'ai, puissent aider à sécher ses larmes, et que ma personne ne lui soit point désagréable ! 245

LA BARONNE

Puisque je me suis résolue à reprendre un engagement, je ne dois point cacher à ces messieurs , qu'une sympathie étonnante a fait en moi une métamorphose dont je ne me croyais point capable, et que ma joie est aussi parfaite aujourd'hui, que ma douleur était affreuse hier. 250

MONSIEUR L'ABBÉ

Comme vous n'étiez point éveillées, Mesdames, lorsque j'ai reçu une lettre, par laquelle on m'annonce que le Roi m'a donné une abbaye considérable, vous voulez bien que je vous en fasse part à présent, et que je mêle ma satisfaction avec la vôtre ? 255

LE COMTE

Pour moi, j'ai tant de lieu d'être satisfait de la pension que le Roi m'a accordée, qu'à un article près, je suis le plus heureux homme du monde.

MADemoiselle DUFRÊNE

Jouissez tous des retours de la fortune, je ne vous envie point vos plaisirs ; seule désespérée, je n'ai qu'à me cacher pour ne les point troubler par mes pleurs. 260

LE COMTE

Ah ! Que de beaux yeux en pleurs ont de puissants charmes ! Je vous l'ai dis hier en prose, Mademoiselle ; mais je ne m'expliquai pas ouvertement : ma fortune était trop bornée pour oser vous l'offrir ; mais je vous en fais à l'heure qu'il est l'offre et le sacrifice, et vous m'allez com-²⁶⁵
bler d'honneur et de joie, si vous voulez bien tourner vos beaux yeux
fur moi, et oublier un ingrat trop indigne de vous.

MADemoiselle DUFRÊNE

Ah ! Monsieur, il y a quelque chose de bien flatteur ; et même de bien consolant, dans un tel discours ! Mais à peine me connaissez-vous ; et vous feriez un terrible jugement de moi, si par un changement subit...²⁷⁰

MONSIEUR L'ABBÉ

Non, Mademoiselle, non, il ne faut point, s'il vous plaît, troubler cette journée par une délicatesse à contre-temps ; on sait bien que dans les formes, il faudrait vous consoler petit à petit ; il faudrait, pour parler le langage d'amant, sécher vos larmes aux feux de Monsieur le Comte ; mais ceci se doit passer dans la règle des vingt-quatre heures, et vous²⁷⁵
ferez tout à l'heure briller vos yeux à secs : ou nous aurons sujet de nous
plaindre de vous.

LE COMTE

Monsieur l'abbé est goguenard, Mademoiselle ; mais le ton n'y fait rien, ce qu'il dit est fort sensé, et je vous demande du moins un regard qui puisse me donner quelque espérance.²⁸⁰

MADemoiselle DUFRÊNE

Oh bien donc, Monsieur le Comte, puisque sans être de méchante compagnie, je ne puis vous refuser une faveur, et que mes yeux ne sont

point en état à présent de vous regarder comme vous le méritez, je vous dirai que je crois avoir beaucoup gagné en perdant un infidèle qui me fait vous acquérir.

285

LE COMTE

Que je meure à vos pieds, divine personne, pour vous rendre un million de grâces ! Ma félicité est parfaite, et je vois bien qu'il faut passer par les peines pour arriver aux plaisirs.

MONSIEUR L'ABBÉ

Trêve de transports et de citations, j'aperçois le pauvre Merlin derrière un arbre, dans une contrition qui doit lui faire trouver grâce devant son maître ; intercédons tous pour lui.

290

LA BARONNE

Approchez, Merlin, je veux faire votre paix.

SCÈNE I

I. La Baronne, Le Marquis, Le Comte, Mademoiselle Dufrêne, L'Abbé, Merlin.

MERLIN À GENOUX

Monsieur, ainsi que Sosie, je renonce pour jamais à la sincérité ; mais souvenez-vous que je ne voulais pas parler, et que tout, sot que je suis, j'en prévoyais bien les conséquences.

295

MONSIEUR L'ABBÉ

Non, mon pauvre Merlin, ne t'embarrasse point dans les justifications ; embrasse les genoux de ton maître, il est trop content, et son coeur est trop bon pour ne pas tout oublier.

LE MARQUIS

J'accorde à Madame la Baronne le pardon que vous n'auriez jamais obtenu. 300

MERLIN

Ma foi, monsieur, ce petit incident m'a fait connaître à quel point je vous aime, et...

MONSIEUR L'ABBÉ

Nous voici tous réconciliés avec la fortune ; il serait doux de lui faire vos petits sacrifices dans ces lieux champêtres ; mais il faut que j'aille à Versailles rendre grâces au Roi de ses bontés. 305

LE COMTE

Je suis engagé à la même chose.

LA BARONNE

Et moi je suis bien aise d'aller avertir ma famille de mon heureuse aventure.

LE MARQUIS

Pour moi, madame, je ne puis plus vous quitter. 310

MADemoiselle DUFRÊNE

Je suis Madame la Baronne à Paris : Monsieur le Comte , on espère vous y voir à votre retour de Versailles ?

LE COMTE

Oui, Mademoiselle, oui, vous m'y verrez ; tous les moments que je passerai sans vous, me paraîtront des années.

MERLIN

Je vais ordonner les équipages pour le départ.

315

MONSIEUR L'ABBÉ

Quand nous aurons tous rempli nos devoirs, je vous offre la maison où vous avez couché pour célébrer les noces.